

Démologie et sociographie Demology and Sociography

Paul BERNARD

Sociologie des phénomènes démographiques
Volume 19, numéro 1, avril 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001046ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/001046ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

BERNARD, P. (1987). Démologie et sociographie. *Sociologie et sociétés*, 19 (1), 170–174. <https://doi.org/10.7202/001046ar>

Démologie et sociographie

Paul Bernard

Victor Piché écrivait récemment dans les *Cahiers québécois de démographie*:

[...] la démographie a eu tendance à se spécialiser dans la mesure des phénomènes, laissant explicitement aux autres le soin de les interpréter et [...] les autres ont pris pour acquis les phénomènes démographiques, ceux-ci étant en quelque sorte extériorisés. Cela veut dire que les rapports sociaux à la base de la production et de la reproduction des êtres humains ont été évacués des champs démographique et sociologique¹.

Il ajoutait que cette pernicieuse division du travail tend à s'estomper au profit d'une démographie «sous influence», dont les variables clés sont la classe sociale (matérialisme historique), le sexe (féminisme) et l'ethnie ou l'origine nationale (sociologie des minorités). Il s'agirait en quelque sorte d'une *démologie*, qui oserait dépasser descriptions et graphiques pour chercher la logique et les contradictions des processus sociaux sous-jacents aux phénomènes de population.

Une telle entreprise me semble recouper en plusieurs points celle des sociologues qui, comme moi, ont pour objet de recherche la division du travail et l'allocation des rôles macro-sociaux². Je veux désigner, au moyen de ces deux dernières expressions, l'élargissement et le chambardement qu'a connus depuis une dizaine d'années le champ de la stratification et de la mobilité sociales. Les chercheurs y sont maintenant plus attentifs au constant processus de division et de recomposition des tâches en ensembles ou faisceaux correspondant aux rôles professionnels et hors-travail; de nombreux travaux ont été consacrés à cette question depuis l'impulsion fournie par Braverman³. En parallèle, ces mêmes chercheurs en viennent aussi à considérer que ce premier aspect de la division du travail est inséparable d'un second: la façon dont le travail est divisé entre les agents, c'est-à-dire les processus par lesquels les rôles macro-sociaux sont alloués.

Cet intérêt relativement nouveau pour la dialectique de la division du travail⁴ débouche parfois, assez curieusement, sur une *sociographie*⁵. Au moment où la démographie accroît ses

1. Piché, Victor, «La démographie dans le social», *Cahiers québécois de démographie*, 14, 2, octobre 1985, p. 141.

2. Voir à ce sujet, à titre d'exemple, l'article que Céline LeBourdais, Pierre J. Hamel et moi avons contribué au présent numéro: «Le travail et l'ouvrage: charge et partage du travail domestique chez les couples québécois.»

3. Braverman, Harry, *Labor and Monopoly Capital*, New York, Monthly Review Press, 1974. On notera qu'une partie de l'inspiration originale, de même que l'expression ensembles ou faisceaux de tâches, vient de Everett C. Hughes; voir *The Sociological Eye*, New York, Aldine, 1971, pp. 313-315.

4. Dialectique au sens où tout état donné de la division du travail est un compromis provisoire entre de puissantes forces contradictoires: niveaux divers, voire orientations diverses de la rationalité, opposition entre rationalité et formes de socialité non investies par celle-ci, etc. Dialectique également au sens où la construction des rôles et leur allocation opèrent selon des logiques à la fois autonomes et interreliées.

5. Les indices de cette «sociographisation» sont assez nombreux. Citons par exemple l'engouement pour les «histoires de vie», qui a conduit certains chercheurs à voir dans ce type de matériel quelque chose d'intrinsèquement vrai,

préoccupations théoriques, le champ de la stratification et de la mobilité sociales a vu ses orientations théoriques habituelles et les modèles qui y sont associés s'effondrer. Tel est le cas des trop arrogants modèles du marché du travail fondés exclusivement sur la notion de capital humain (comme le modèle d'acquisition de statut); il en va de même des typologies trop figées avec lesquelles on abordait la famille (par exemple, famille étendue/famille nucléaire ou rôles expressifs/rôles instrumentaux). Privés de ces appuis, les chercheurs ont dans un premier temps été contraints de décrire. Ils ont dû retracer les liens oubliés ou trop sommairement postulés entre des pans du social, par exemple la famille et le travail rémunéré. Ils ont dû également reconstituer des chronologies, retrouver le sens de la diachronie, abandonner une conception trop évolutionniste de la durée, articuler le temps des individus et celui des sociétés (comme y invitait C. Wright Mills).

Démographes et sociologues sont ici logés à la même enseigne. Ils doivent inventer un cadre d'analyse commun des phénomènes de population et de la division du travail, dont la fondamentale unité devient de plus en plus évidente. À cet égard, je partage tout à fait les postulats de départ de l'article de Piché que je citais plus haut. La population, les êtres humains sont *produits*, tout comme sont produits les biens matériels, par du travail⁶; les mécanismes et la division de ce travail ne sont pas les mêmes dans les deux cas, mais ils sont interreliés et ils impliquent toujours les grands clivages sociaux que sont la classe, le sexe et l'ethnie (auxquels il faudrait évidemment ajouter l'âge, même si on n'a pas assez réfléchi à son sujet en sociologie hors du cadre des théories de la socialisation⁷). Je voudrais contribuer à cette entreprise en discutant trois problèmes que rencontre le chercheur en mobilité sociale (et aussi, selon toute vraisemblance, le démographe social) quand il veut mettre en accord de telles idées théoriques et les modèles d'analyse empirique⁸: d'abord les vertus d'une démarche comme celle des démographes, qui insiste sur les décomptes et les nombres absolus, ensuite la définition des grands clivages sociaux et des rapports entre ceux-ci, et enfin les avatars du modèle de causalité dans le contexte d'une approche longitudinale.

Compter des têtes

Les spécialistes de chaque discipline acquièrent ce qu'on pourrait appeler des réflexes d'analyse, des interrogations spécifiques qu'ils adressent d'entrée de jeu au réel. Si les économistes comptent en espèces sonnantes et trébuchantes, les démographes, me semble-t-il, comptent des têtes⁹. Leurs maîtres-mots sont naissances, décès et migrations, c'est-à-dire l'ensemble des additions et des soustractions (et aussi, pourrait-on dire, des multiplications et des divisions) relatives aux populations. Je ne veux pas, en présentant ainsi la démographie, la réduire à son rôle de comptable des populations et évacuer la démographie sociale, bien au contraire! Mais je souhaite qu'elle conserve ce réflexe, et plus encore qu'elle rappelle aux sociologues l'importance des nombres absolus d'agents sociaux et de leur distribution spatiale et sociale (âge, sexe, etc.).

Je ne peux m'assigner comme tâche, dans un texte aussi bref, de discuter en principe de l'importance des nombres absolus dans l'explication sociologique; mais quelques exemples permettront

échappant presque aux catégories de l'entendement du sociologue. Cette même tentation sociographique n'est pas absente des travaux des sociologues dits quantitatifs. La mode y est, depuis un ou deux lustres, à la cueillette de données du type *event histories* c'est-à-dire de compte rendus systématiques et complets de la succession des situations professionnelles, démographiques et résidentielles où se retrouvent les individus au cours de leur vie. Les premiers efforts de description de ce matériel se limitaient à des représentations graphiques bien naïves, jusqu'à ce qu'apparaisse une modélisation un peu raffinée de la circulation des agents dans un espace de rôles macro-sociaux, le *event history analysis*, mis au point par Nancy B. Tuma et Michael T. Hannan. Voir *Social Dynamics: Models and Methods*, San Diego, Academic Press, 1984, 578 p.

6. Voir aussi à ce sujet l'article marquant de Danielle Juteau, «La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal», *Sociologie et sociétés*, 15, 2, octobre 1983, pp. 39-54.

7. Moitié pour me contredire, atterrit sur mon bureau au moment où je termine cet article le discours présidentiel de Mathilda White Riley à l'American Sociological Association; elle y propose une sociologie de l'âge, qui relie le processus du vieillissement aux nombreux phénomènes de stratification selon l'âge à travers la succession des cohortes. Voir «On the Significance of Age in Sociology», *American Sociological Review*, février 1987, 6, 52, 1, pp. 1-14.

8. Je privilégie cet angle de discussion des questions théoriques pour des raisons dont je me suis déjà expliqué ailleurs (voir «L'insignifiance des données. Bref essai contre la stigmatisation positiviste», *Sociologie et sociétés*, 14, 1, mai 1982, pp. 65-82.). En bref, je crois que quand le chercheur est forcé de mettre ses intuitions théoriques en correspondance avec des opérations systématiques de lecture de données, quelle que soit la nature de celle-ci, il y gagne en clarté d'une part, et d'autre part cette opération nationalisation lui renvoie une série de questions qui nourrissent à leur tour la réflexion théorique. Il est clair que *le vecteur de la recherche va de la théorie à l'empirie, mais il en revient!*

9. Le décompte ne constitue bien sûr qu'une partie des réflexes d'analyse du démographe; l'autre aspect important, c'est l'analyse diachronique. Nous aborderons cette question plus loin dans le présent texte.

de comprendre que ceux-ci jouent souvent un rôle crucial. Je ne dirai qu'un mot de l'inflation de l'éducation, phénomène auquel les calculs de rendement de la théorie du capital humain sont demeurés insensibles. Cette inflation provient essentiellement, comme l'a d'abord montré Raymond Boudon¹⁰, de la relative autonomie qu'ont l'une par rapport à l'autre les *distributions* de l'éducation et des professions: les sociétés occidentales ont ouvert l'école, mais n'ont aucunement garanti un usage pour la force de travail ainsi «qualifiée». D'où également un effet de retour sur la distribution de l'éducation, sous forme d'une polarisation des stratégies de scolarisation: conscients de ce qu'il faudra étudier très longtemps pour en obtenir des retombées intéressantes en termes d'emploi, les jeunes prolongent fort avant leur séjour à l'école ou l'abrègent radicalement.

Deuxième illustration de l'importance des nombres absolus: la façon dont on peut rendre compte de l'évolution de la situation socio-économique des francophones et des non-francophones dans le Québec des années 70¹¹. Une comparaison des distributions socio-professionnelles de ces deux groupes au début et vers la fin de cette période au moyen de pourcentages révèle peu de changements: le surcroît de chances des non-francophones pour l'accès aux positions non manuelles, particulièrement les plus élevées d'entre elles, n'a pratiquement pas bougé. Une lecture en nombre absolus donne cependant une tout autre image: au moment où les lourdes cohortes du *baby boom* commencent à arriver sur le marché de l'emploi, elles font grossir les rangs de toutes les professions, y compris les non-manuelles. Les chances demeurent donc les mêmes, mais les résultats bruts changent considérablement et ils donnent aux acteurs l'impression d'une évolution.

S'agit-il d'une illusion d'optique? Laquelle de ces deux images contrastées, l'optimiste ou la pessimiste, est la plus juste? C'est encore le recours à des analyses des nombres absolus, voire à un raisonnement proprement démographique, qui permet d'y voir clair. L'accès accru des francophones aux professions non manuelles vient en effet d'un brusque gonflement de leurs nombres et non pas d'un rééquilibrage; il repose donc largement sur des causes qui ne sont pas susceptibles de se répéter. En conséquence, l'avenir ne sera pas à l'image de cette période, et les gains de chacun des groupes seront arrachés à l'autre dans un jeu à somme nulle où les manœuvres seront délicates.

Dernier exemple: Pierre J. Hamel montre, dans un article du présent numéro, comment le vieillissement de la population est déjà en train de forcer l'État à repenser ses stratégies de ponction fiscale; non seulement faut-il taxer d'autres gens, mais ce changement de cible exige, pour conserver à la fiscalité sa relative légitimité, un changement de méthodes.

On voit bien, dans chacun de ces cas, comment la compréhension de certains phénomènes sociologiques exige la prise en compte du nombre et de la distribution des individus, ce dont les démographes sont en quelque sorte les premiers spécialistes¹².

Clivages sociaux et division du travail

À une démographie déjà préoccupée des distributions d'âge et de sexe, la démographie sociale impose la prise en compte de la diversité des classes et des ethnies, de même qu'une révision des rapports entre ces quatre clivages. Ce sont là précisément des préoccupations centrales dans le champ de la division du travail en sociologie, et je voudrais attirer brièvement l'attention sur quelques nouvelles pistes de recherche qui s'y développent.

La notion de classe sociale, après avoir été écartelée entre les traditions fonctionnaliste et marxiste, subit des transformations très intéressantes dans une perspective néo-wébérienne à la fois plus éclectique et plus synthétique. Rares sont maintenant ceux qui croient épuiser cette notion en utilisant les catégories socio-professionnelles de la division technique du travail (par exemple: administrateurs, professionnels, semi-professionnels et techniciens, employés de bureau, ouvriers spécialisés, semi-spécialisés et non spécialisés, etc.) et les échelles continues de statut socio-économique ou de prestige des occupations. À ces dimensions il faut au moins adjoindre celle de position dans la division sociale du travail, c'est-à-dire de statut d'emploi (employeur, autonome,

10. Dans *l'Inégalité des chances*, Paris, A. Colin, 1973.

11. Paul Bernard, Andrée Demers, Diane Grenier et Jean Renaud, *l'Évolution de la situation socio-économique des francophones et des non-francophones au Québec, 1971-1978*. Québec, Éditeur officiel, 1979, 176 p.

12. C'est ce qui explique en partie le retour en force, dans le champ de la mobilité sociale, des modèles utilisant des variables discrètes (modèle log-linéaire, analyse des taux de transition, etc.) plutôt que des variables continues (modèle linéaire). Nous y reviendrons dans la section où nous traiterons de l'analyse de la causalité.

superviseur, semi-autonome, exécutant), sans pour autant croire que tout peut être réduit à la bipolarité bourgeoisie/prolétariat, même avec la catégorie adjuvante de nouvelle petite bourgeoisie.

L'apport spécifique des néo-wébériens est de fournir un cadre permettant de mettre systématiquement en rapport ces deux aspects, technique et social, de la division du travail. On ne peut en effet négliger le caractère capitaliste de sociétés comme la nôtre, avec tout ce que cela comporte de pouvoir direct et médiatisé pour ceux qui contrôlent les moyens de production. Mais là n'est pas la seule source de pouvoir: on en trouve également du côté des travailleurs qui possèdent divers types et divers niveaux d'aptitudes monnayables (*market capacities*). L'impact de ces dernières (segmentation du marché du travail, «crédentialisme», syndicalisation, etc.) sera plus ou moins fort selon l'effet de deux facteurs: d'une part l'état de l'organisation du travail et de la technologie, au moyen desquels le capital tente perpétuellement de déqualifier le travail et de s'approprier sa composante intellectuelle, et d'autre part les formes sociales et organisationnelles que se donnent les travailleurs pour définir et défendre leurs intérêts (*social closure*¹³).

Fort bien, me dira-t-on, mais quelle est la pertinence de ces développements théoriques pour la démographie sociale¹⁴? Je crois que la conception néo-wébérienne des classes sociales est la mieux adaptée à l'analyse de la production des êtres humains. Cela tient essentiellement au caractère dynamique de son concept central, celui de *formation de classe*, qui désigne les processus par lesquels les classes sociales en tant qu'éléments de la structure sociale se donnent une identité, deviennent des acteurs qui expriment et transforment cette structure¹⁵. Cette formation renvoie moins à la situation immédiate des travailleurs qu'à leur *trajectoire*. Et elle n'est pas exclusivement dictée par la situation professionnelle des individus; elle est ancrée dans le travail, mais elle est aussi vécue dans le cadre de la famille et de la communauté. Elle se fonde sur le partage d'une perspective commune d'existence.

C'est dans ce contexte de classe que les êtres humains sont produits; ils le sont en plus ou moins grande abondance selon les circonstances des diverses classes, et avec des identités que façonnent et qui façonnent les mouvements démographiques. Ainsi, les couples se forment ou s'effilochent, les enfants se font ou ne se font pas, les migrations sont ou non entreprises, voire même les décès surviennent à cause du sens que les individus et les groupes donnent à leur expérience de classe, toujours définie comme la trajectoire commune d'un ensemble d'individus dans la division du travail. En sens inverse, les caractéristiques démographiques d'une classe en viennent à faire partie de sa perspective commune d'existence, à contribuer à sa formation comme classe.

Le clivage de classe n'est pas le seul à entretenir d'étroits rapports avec la production des êtres humains. Ainsi en va-t-il évidemment du clivage de sexe (avec la division marquée du travail entre hommes et femmes dans la sphère domestique), mais aussi du clivage d'âge (pensons par exemple aux normes implicites quant à l'âge normal du mariage, de la procréation, de la migration, voire de la mort) et du clivage ethnique (puisque nous sommes tous produits comme humains en tant qu'ethniques, comme le dit Danielle Juteau¹⁶).

Dans une telle perspective, les rapports entre les divers clivages sociaux prennent un sens nouveau. Ils ne définissent plus seulement des groupes «minoritaires» dont les frontières se chevauchent plus ou moins, mais ils entrent dans des rapports dialectiques. Les clivages de sexe, d'ethnie et d'âge sont mis à contribution pour assigner des individus aux rôles les plus pénibles dans la division du travail¹⁷; mais en même temps l'exercice de ces rôles peut déboucher sur la remise en question de ces identités dominées et la construction de nouvelles solidarités, susceptibles de bouleverser cette division du travail elle-même. Par ailleurs, ce qui se passe dans la famille est profondément affecté par les rapports entre classes, entre groupes ethniques et entre catégories d'âge, de sorte

13. L'application de ce concept wébérien à l'analyse du marché du travail a été faite avec une perspicacité exceptionnelle par Reinhard Kreckel, dans «Unequal Opportunity Structure and Labour Market Segmentation», *Sociology*, 1980, pp. 525-550.

14. Outre bien sûr la nécessité pour cette discipline, quand elle fait des emprunts à la sociologie, de choisir les instruments conceptuels les plus innovateurs plutôt que les formules consacrées, souvent mieux connues mais souvent aussi dépassées.

15. Ce concept a d'abord été proposé par Anthony Giddens, dans *The Class Structure of the Advanced Societies*, London, Hutchison, 1973, puis repris par John H. Goldthorpe, dans *Social Mobility and Class Structure in Modern Britain*, Oxford, Oxford University Press, 1980.

16. Danielle Juteau, *op. cit.*

17. J'ai traité plus longuement de cette question dans «Le travail et ceux qui le font: mécanismes et crises de la reproduction sociale», dans *Travailler au Québec*, Lise Pilon-Lé et André Hubert (édit.), Albert St-Martin, Bien sûr, l'allocation des rôles dominants se fait également au moyen de tels clivages sociaux.

que les problèmes relatifs à la sphère marchande et ceux de la sphère domestique ne peuvent plus être posés isolément.

Ces considérations nous amènent à nous demander quel modèle causal pourrait représenter les processus d'allocation des rôles macro-sociaux, et corrélativement les complexes trajectoires des êtres humains, de façon à tenir compte de l'enchevêtrement des éléments que nous avons évoqués jusqu'ici.

Les avatars du modèle de causalité

Du milieu des années 60 au milieu des années 70, les spécialistes de la mobilité sociale ont pu croire avoir résolu le problème de la représentation de la causalité. Dans les équations du modèle des cheminements de la causalité (*path analysis*) venaient en effet s'imbriquer une variété de mesures de l'inégalité sociale (l'origine sociale, mesurée par l'éducation et le statut socio-économique de l'occupation du père, l'éducation du sujet lui-même, les caractéristiques de ses divers emplois successifs, et en particulier leur statut socio-économique et leur revenu, etc.); ces variables se transigeaient les unes contre les autres au fil de la vie de l'individu, donnant lieu à une répartition de la causalité en une multitude d'effets directs et indirects.

Cette approche de la causalité a subi plusieurs échecs depuis plus de dix ans. En premier lieu, elle s'est avérée trop uniformisante. Les processus par lesquels les individus en viennent à occuper diverses positions dans la division du travail se laissent mal représenter par un modèle unique, spécialement si on postule que celui-ci opère à la manière d'un marché. En deuxième lieu, bien des positions dans la division du travail ne sont ni mesurables ni explicables par les variables socio-économiques continues qu'exigent les modèles de cheminements de la causalité. Tel est le cas en particulier des rôles macro-sociaux reliés à la sphère domestique, ce que Daniel Bertaux appelle la production anthroponomique¹⁸. On a bien tenté, pendant des années, d'occulter ceux-ci, et avec eux les femmes qui les occupent en large partie. Mais, et c'est une troisième forme d'échec des modèles classiques de causalité, les courants féministes en sociologie ont imposé une vision beaucoup plus large du travail, dans laquelle l'invisible contribution faite dans la sphère domestique ne peut plus être ignorée. *En d'autres termes, production de biens et production des êtres humains doivent toutes deux trouver place dans un modèle de la division du travail et de l'allocation des rôles macro-sociaux.*

Les problèmes qui se posent alors sont considérables, et il faut avouer que nous n'y voyons pas très clair. Certes, des progrès ont été faits, en particulier avec la remise en usage des matrices de mobilité; en effet, celles-ci parlent le langage des transitions et des changements de position, plutôt que celui des transactions et des taux de rendement comme les équations de régression et l'analyse des cheminements de causalité. De même l'analyse des processus sociaux et de leur déroulement dans le temps, longtemps négligée au profit de l'analyse causale instantanée, connaît une faveur renouvelée.

Mais ces tentatives nouvelles ne règlent en rien un problème encore plus délicat, celui du changement *dans* les systèmes de causalité eux-mêmes. J'entends par là que dans l'ensemble des aspects qui composent la situation d'un individu (sa position dans la division du travail marchand et dans la division du travail domestique, la composition du ménage où il vit et la position de chacun des membres de ce ménage, son lieu de résidence, etc., en un mot l'ensemble du champ aussi bien de la démographie sociale que de l'analyse de la stratification et de la mobilité sociales), *chaque élément est susceptible de jouer aussi bien le rôle de cause que celui d'effet.*

En effet, les acteurs autonomes, mais agissant sous contraintes matérielles et idéologiques, élaborent des stratégies en vue d'optimiser ou du moins de maintenir à un niveau satisfaisant le cadre dans lequel se déroule leur existence. En un point quelconque de leur existence, ce cadre représente un ensemble de contraintes, des virtualités, de même que des contradictions issues de sa nature dialectique. Les acteurs cherchent à résoudre les contradictions qu'ils perçoivent et à exploiter les virtualités de la situation tout en définissant une stratégie «réaliste», c'est-à-dire une stratégie qui tient compte des contraintes. Dans un tel moment, certains des éléments de ce cadre sont considérés comme fixes et contraignants et d'autres comme aménageables et transformables. De telles transformations produiront un nouveau cadre d'existence, présentant lui aussi contraintes, virtualités et contradictions. Ce nouveau cadre sera donc à son tour objet de questionnement et de

18. Bertaux, Daniel, *Destins personnels et structure de classe*, Paris, Presses universitaires de France, 1977.

redéfinition stratégique. Mais, et c'est là un point fondamental, ce ne sont pas forcément les mêmes éléments de ce cadre de vie qui seront alors considérés comme fixes ou plutôt comme transformables. Ainsi, petit-à-petit et souvent insensiblement, se déroulera l'existence et se construira l'identité sociale (ou la séquence d'identités sociales) des acteurs. La représentation d'une telle complexité dans un modèle nous échappe encore, malheureusement.

* * *

Si j'ai bien compris l'invitation de Victor Piché, elle vise précisément à ce que soient posés des problèmes qui, comme ceux que nous avons évoqués ici, embrassent la destinée humaine globalement et refusent de la découper en tranches et en spécialités. Il apparaît clair, en effet, que le travail, qu'il s'agisse de la sphère marchande ou de la sphère domestique, de la production des biens ou de celle des êtres humains, est central dans la définition des identités individuelles et collectives et dans la dialectique sociale. Dans ces conditions, il serait illusoire et trompeur de poser isolément les problèmes démographiques et ceux de la division du travail.

Pour résoudre ces problèmes, il faudra mettre à contribution toutes les ressources, tous les réflexes d'analyse de nos disciplines¹⁹. L'occasion est belle, puisque bon nombre de questions auxquelles notre société aura à faire face dans un proche avenir sont de nature proprement socio-démographique: relations ethniques rendues encore plus complexes par la nouvelle immigration, chute de la natalité et vieillissement de la population, émergence de nouveaux rapports conjugaux et familiaux, nouvelles technologies de la reproduction, pour ne nommer que celles-là. Souhaitons donc pouvoir conserver et multiplier les lieux de recherche et d'enseignement où tenir des discussions entre nos deux disciplines.